

TEMPLON

II

HERVÉ DI ROSA

LE MONDE, 14 août 2022

UN CHÂTEAU DE SABLE AVEC... ÉPISODE 10/30 ▾

Hervé Di Rosa : « Toute œuvre est une prétention »

« Un château de sable avec... », saison 3 (4/6). Le week-end, pendant l'été, « Le Monde » accompagne un ou une artiste à la plage. Aujourd'hui, le peintre chef de file de la figuration libre, créateur du Musée international des arts modestes, chez lui, à Sète.

Par Laurent Carpentier (Sète (Hérault), envoyé spécial)



Hervé Di Rosa, sur la plage des Trois Dignes, à Sète (Hérault), le 23 juin 2022. SANDRA MEHL POUR « LE MONDE »

A chaque fois qu'il revient à Sète, sa vieille mère l'engueule parce qu'il se sert un pastis : « *Tu ne devrais pas boire !* » Hervé Di Rosa se marre : « *Mais, maman, je mets beaucoup d'eau.* » Le peintre, initiateur dans les années 1980 du mouvement de la figuration libre avec ses copains Robert Combas et François Boisrond, a longtemps fui le port bâti sur un promontoire au milieu des marais, d'où partent les fiers thoniers et les paquebots desservant la Corse. « *C'est compliqué pour moi. Ici, tout le monde se connaît, explique-t-il. Je ne peux pas traverser la rue sans rencontrer quelqu'un. Sète, c'est une île. Si les ponts qui enjambent les canaux sont levés, tu ne peux plus y entrer. Quand je suis à Mexico, à Séville, à Paris ou Lisbonne, je respire. Ici, j'ai l'impression que mes parents me regardent. Que les gens racontent à ma mère, comme lorsque j'étais gamin, les conneries que je fais.* »

« Dans ma vie, j'ai beaucoup déconné. J'étais très attiré par la mort. Une forme de romantisme »

Il a donné rendez-vous au parking des Trois Dignes, sur cette mince bande de sable qui sépare l'étang de Thau de la Méditerranée, en direction de Béziers. Le ciel est ombrageux et les rouleaux qui déferlent, d'un vert sombre. « *C'est un temps à la mer!* », gueule Hervé Di Rosa, satisfait. Comprendre : le vent vient du large. On est là pour Aldo et sa peïdolade.

Peintre lui aussi, Aldo Biascamano est le fils du dernier des pêcheurs à la traîne, pratique interdite depuis 1979. Soit une barque, des rames, une corde. A 500 mètres du rivage, on déployait le filet, puis l'embarcation revenait en suivant un large ovale. Depuis la rive, on tirait alors de chaque côté, à la force des poignets, pour ramener le filet à la plage, draguant les poissons pris dans les mailles.

Sur un feu de bois, dans un faitout en émail, Aldo a mis à chauffer un grossier bouillon d'eau de mer, de tomates et d'oignons. Il y plonge ensuite les pommes de terre et les seiches, puis les maquereaux et la raie... Le repas traditionnel des pêcheurs. « *Il perpétue la tradition* », admire Hervé Di Rosa. « *Je perpétue des moments de rigolade* », corrige Aldo.

Années de bohème

Débit rapide, voix qui porte, gestes bondissants, Hervé Di Rosa est une boule d'énergie. Cent mille histoires à raconter et une soif de vie inextinguible. Naissance le 17 décembre 1959. Le père est cheminot – il accroche les wagons à la gare de triage – et, pour compléter son salaire, s'inscrit le soir sur le rôle des dockers. La mère fait des ménages. Lui et son frère grandissent là, dans le quartier haut, celui des pêcheurs et des prolétaires. « *On était pauvres. Mais pas dans la misère, je n'ai jamais manqué de rien. Simplement, quand on a eu la salle de bains, je devais avoir 12 ou 13 ans. La plage où j'allais petit, avec ma mère, n'existe plus. De l'autre côté du port. Il y avait un grand cargo échoué. Depuis, ils ont fait des digues, comblé tout ça pour faire des usines de poisson... A l'adolescence, la plage, les joutes, tous ces trucs de Sète, ont cessé de m'intéresser. On était punks. Nous, les lunettes noires, on les mettait la nuit. J'avais un badge des Kinks : "I am not like everybody else" ["je ne suis pas comme tous les autres"]* », raconte Hervé Di Rosa, pas mécontent. « *Ce n'était pas tant la musique qui m'intéressait que ce qu'elle représentait. Le punk avait cette énergie que je voulais dans ma peinture* », dit-il en se resservant un pastis.

Paradis artificiels, abus en tous genres. Une jeunesse française dans les années *No future* en compagnie de Robert Combas (son concurrent en conneries mémorables et, désormais, en valeur sur le marché), de leur muse Kitty Brindle ou de son frère Richard. « *Dans ma vie, j'ai beaucoup déconné. J'étais très attiré par la mort. Une forme de romantisme. Je n'adorais que des peintres au destin terrible comme Utrillo ou Soutine.* » En terminale, Hervé Di Rosa passe une nuit au poste. « *Mais le bac, je l'ai eu avec mention et je les emmerde* », crâne-t-il, barbe grise, et ventre de la soixantaine.

Le rebelle est admis aux Arts déco à Paris. Seul boursier de sa promotion, il sympathise avec un grand type silencieux, fils de bonne famille, perdu au milieu de tous ces gens qui ne les calculent pas : François Boisrond. Après les Beaux-Arts de Montpellier, Combas les rejoint. Années de bohème qui partent en vrille et en création. Hervé Di Rosa et François Boisrond, grâce à la bourse de la Villa Médicis hors les murs, débarquent à New York, y côtoient la jeune garde américaine. « *Basquiat était défoncé à l'héro, une tête de con. Mais Keith Haring était un bon gars. On les regardait un peu de haut. On se mesurait. Quels abrutis ! On pourrait être millionnaires, avec des tas d'œuvres d'eux, si on n'avait pas été si prétentieux* », s'amuse-t-il.

Combatif

François Boisrond, qui expose jusqu'en novembre à Sète, nous a rejoints à la peïdolade. Il coiffe son ami d'un regard tendre. Le grand et le petit. Le taiseux et le bavard. Chacun admire chez l'autre les qualités qui lui manquent. Pendant ce temps, Aldo a renversé le contenu du faitout sur un lit de feuilles de roseaux où chacun picore entre deux coups de rouge ou de pastis. C'est purement délicieux. Dans un livre de grand chef, on dissenterait sur la cuisson lente, sur l'authenticité des produits, sur le cadre incomparable. Dans la vraie vie, on se bâfre.

« *Ce qui est dingue, confie, un morceau de seiche à la main, Pascal Saumade, l'ami d'enfance, ancien patron de bar, aujourd'hui à la tête de la Pop Galerie à Sète, c'est qu'ils n'ont pas changé, ce sont les mêmes après toutes ces années. Juste un peu plus riches.* »

Les ports sont ainsi. On les quitte et on y revient. Agnès Varda, Jean Vilar, Paul Valéry. Mouvement centrifuge et centripète. Double parabole : appel du large et retour du fils prodigue. En 1985, Hervé Di Rosa rentre à Sète, s'y marie, a deux enfants, semble s'assagir... et refile au diable huit ans plus tard. « *Je sentais que notre histoire finirait mal, qu'après avoir été adulés, on en prendrait plein la gueule... Avec les années 1990, on nous a pris pour des cons.* » Combatif, l'homme qui a lu et relu *L'Usage du monde*, de Nicolas Bouvier (paru en 1963), largue les amarres pour l'Afrique, parcourt l'Asie, s'arrête partout où il y a quelque chose de nouveau à apprendre. « *Depuis que j'ai 21 ans, je fais ce que je veux. Sans posséder de jet, j'ai une vie confortable. J'ai toujours des gens qui m'ont soutenu. Quand je vois le nombre d'artistes qui rament...* », grommelle-t-il face au vent dont la force redouble. Au loin, un éclair jaillit d'un nuage noir.

« Le vrai challenge de ma vie »

Au tournant du millénaire, l'homme, qui cauchemardait de devenir une « *gloire locale* », crée sur le quai, dans un ancien chai, le MIAM, Musée international des arts modestes. « *Toute œuvre est une prétention*, contredit-il, facétieux, en allumant un havane. *Il n'y a pas d'art modeste.* » L'appellation a jailli d'un mot d'enfant à la sortie d'une exposition : une petite fille qui a dit « *art modeste* » à la place d'« *art moderne* ». A l'arrivée, une manière de prolonger son obsession de collectionneur et d'artiste sur la non-frontière entre le sacré artistique et son pendant d'objets profanes qui, de l'artisanat à la grande distribution, du fin fond de l'Amazonie aux usines Coca-Cola, nourrissent l'imaginaire. Un succès. « *Le vrai challenge de ma vie. Je pensais que ça durerait trois ans, cela en fait vingt-deux, et soixante expositions... J'en suis espanté* » – « sidéré » en sétois, ce sabir de port qui mélange napolitain, espagnol, arabe et occitan...

« Les jeunes, ici, ça doit les gaver, Di Rosa par ci, Di Rosa par là, comme nous, on nous gonflait avec Brassens »

Au Mexique, à l'époque où il imagine le MIAM, il a rencontré sa troisième femme, Victoire Bidegain, agrégée d'histoire, famille bourgeoise, pieds sur terre, commissaire générale de l'« année France-Portugal ». Il a désormais cinq enfants, s'inquiète pour eux, s'occupe de ses parents, navigue entre Paris et Lisbonne, et ne se fait guère d'illusion : « *Les jeunes, ici, ça doit les gaver, Di Rosa par ci, Di Rosa par là, comme nous, on nous gonflait avec*

Brassens. »

Déjà qu'à Paris, deux universitaires français basés aux Etats-Unis réclament le retrait d'une de ses fresques de l'Assemblée nationale. Pour commémorer la fin de l'esclavage, il a dessiné des hommes dont les grosses lèvres, un peu sa marque de fabrique, renvoient, selon ces historiens, à des caricatures racistes. « *Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse. Devant une œuvre, chacun a un ressenti différent. Mais ça m'énerve : j'ai eu un article dans le New York Times et un autre dans le New Yorker, pas pour mon travail, non, pour ça. Nancy Pelosi [présidente de la Chambre des représentants des Etats-Unis], en visite, a tenu à voir la fresque, on me dit qu'elle a ri. Je ne veux pas esquiver le sujet, mais alors qu'on a 89 députés d'extrême droite à l'Assemblée, on va se foutre sur la gueule entre nous ? Tu vas voir que ça va être eux qui vont la faire retirer.* »

Sur la plage, la pluie s'est mise à tomber, drue. Retraite générale. On va chercher abri en ville. Le petit Gargantua heureux et tonitruant trimballe la cocotte et le pastis : « *Je pensais que j'allais mourir à 30 ans. No future ? En fait si, il y a un futur. Je regarde mon père, 88 ans, Parkinson, lui que je n'ai jamais vu à la maison, toujours à s'agiter dehors, à la chasse ou à la pêche, il n'a pas envie de mourir, lui...* » Soupir modeste. « *Qu'est-ce qu'on était pénibles.* »